

Le temps de l'Atlas : recherche et confinement dans
les montagnes marocaines

Mounir Hammouchi

Sorbonne Université – Centre d'histoire du XIXe siècle (EA 3550)

Le temps de l'Atlas : recherche et confinement dans les montagnes marocaines

L'historien qui se plonge dans un texte a l'habitude de vivre en un temps différent de celui de son quotidien, celui de la lecture d'un récit et d'un discours. Lorsque l'épidémie de Covid-19 a commencé à se répandre dans le monde au début de l'année 2020, personne n'aurait pu prédire que nous nous apprêtions une nouvelle temporalité, celle du confinement et de l'incertitude, celle d'un temps lent et presque à l'arrêt. Je venais justement d'arriver au Maroc en février 2020 pour ma première année de thèse, accueilli par le Centre Jacques Berque de Rabat (un des nombreux instituts français de recherche en sciences humaines et sociales à l'étranger). J'étudiais mes sources manuscrites et imprimées, je consultais des ouvrages, j'apprenais le dialecte berbère tachelhit¹ et je rencontrais des chercheurs, des savants et des personnes voulant bien m'aider dans mes travaux.

Sans doute faut-il dire quelques mots sur mon sujet de thèse. Celle-ci porte sur le culte, l'héritage et la mémoire collective autour d'un saint soufi majeur du Sud marocain (région du Souss), Sīdī Aḥmad Ū Mūsa (1460-1564). Ses héritiers fondèrent une principauté maraboutique autonome qui contrôla le sud du pays jusqu'au XIXe siècle. Le culte de Sīdī Aḥmad Ū Mūsa est toujours très vivant. Chaque année, trois pèlerinages ont lieu au cœur de la région du Tazerwalt, à 44 km à l'Est de la ville de Tiznit, dont un principal en août. Ce *mawsim* (pèlerinage, en dialecte moussem) principal d'août au tombeau du saint patron des voyageurs, attire des dizaines de milliers de personnes de la région mais aussi de tout le Maroc à travers une grande foire, des festivités et des prières pendant cinq jours et nuits. Dès le mois d'août 2019, j'avais assisté à mon premier moussem dans le Souss, et comptais bien y retourner à l'été 2020. J'avais prévu de quitter mon appartement le 15 mars afin de partir quelques semaines dans le Sud du pays pour un second terrain de recherche. Mais rien ne se passa comme prévu.

Le lundi 2 mars 2020, le premier cas de Covid-19 fut enregistré au Maroc. À la mi-mars, les frontières maritimes et aériennes avec l'Europe et le reste du monde furent fermées, puis, le jeudi 19 mars, l'état d'urgence sanitaire fut déclaré, suivi le lendemain soir par un confinement national très strict qui suivait le modèle français. Quelques jours avant cette décision, les administrations et les lieux publics furent fermés. Le directeur du Centre Jacques-Berque, Monsieur Adrien Delmas, nous informa de la fermeture du centre et d'un probable confinement du pays. Je décidai donc le 16 mars (quatre jours avant le confinement) de me rendre quelques jours chez une tante à Tit Mellil, une banlieue de Casablanca, armé de nombreux ouvrages et documents utiles à la poursuite de mes recherches. Très bien accueilli mais voyant que le futur confinement allait durer, je choisis de quitter Tit Mellil pour aller m'isoler dans la grande maison familiale de la ville d'Azrou, dans le Moyen-Atlas. Rester en famille chez ma tante était très confortable, mais aussi parfois oppressant à cause

¹ Le tachelhit est le dialecte berbère le plus important du Maroc mais aussi le plus parlé au monde. On estime le nombre de locuteurs de cette langue de 8 à 10 millions, surtout dans le Sud marocain et spécialement dans la région du Souss.

de la promiscuité et des compromis nécessaires. Je n'étais pas prêt à le faire sur une longue période. J'ai donc préféré partir seul.

La maison d'Azrou est un lieu très important dans ma famille. Mon père y est né, même si notre famille vient de la ville de Missour et sa région (région de Boulemane), à 170 km à l'est d'Azrou, de la tribu des Ouled Khawa plus précisément, sur le fleuve de la Moulouya. Encore aujourd'hui, mon père parle avec beaucoup de fierté de sa tribu, même si les logiques tribales n'ont plus cours dans notre famille depuis des décennies. Cette grande maison fut construite, brique par brique, un peu plus chaque année, sur plusieurs étages, également par mon père, à partir du début des années 1990. Nous y passions chaque année une grande partie de l'été, de ma naissance à ma majorité. C'est un lieu plein de souvenirs d'enfance et d'adolescence. Rires et pleurs y font écho aux découvertes et déceptions. Je me souviens encore de ces grands pique-niques dans les forêts du Moyen-Atlas, du bruit de la rivière, du goût des plats cuisinés par ma mère et mes tantes, et des leçons de vie de mon grand-père sur la nature, ses bienfaits, et les cadeaux que Dieu nous a offerts. Mes grands-parents avaient vécu dans cette maison jusqu'à leur mort, qui advint pendant mon adolescence. Quand mon grand-père nous quitta, la semaine suivante, ce fut le tour de ma grand-mère. Je me souviens de mon père, me poussant à porter l'un des cercueils et à entonner des chants funéraires, dans une procession jusqu'au cimetière au sommet de la ville. Je me souviens d'une de ses sœurs, bravant l'interdiction d'aller au cimetière en même temps que les hommes, et me disant les larmes aux yeux : « Ce sont mes parents, c'est mon droit, je n'attendrai pas ». Mon autre tante quitta Azrou en octobre 2019. Et moi-même, finalement, je n'étais pas revenu depuis 2014 dans la maison de famille, j'y avais séjourné une dizaine de jours, en hiver, pour faire de la randonnée.

Partir seul pour Azrou, c'était donc partir pour un autre Maroc, celui que je connaissais le mieux. Partir seul pour Azrou, c'était aussi me réapproprier un chez moi, mon héritage, dans tous les sens du terme. Le jeudi 19 mars, je fis un passage rapide par Kénitra pour récupérer les clés de la maison chez une tante, dans une course contre la montre pour atteindre Azrou avant le début du confinement qui devait commencer le lendemain (vendredi 20 mars) à 18 heures. Je vis sur le chemin, dans les gares de train, aux stations de taxis et de bus, des milliers de personnes qui se pressaient pour rentrer chez eux aux quatre coins du pays. Les trains affichaient presque tous complet et les taxis ne prenaient plus qu'un voyageur sur deux, ce qui doublait les tarifs. Arrivé à Kénitra par le train, je pris un taxi collectif jusqu'à Meknès, puis un autre taxi collectif de Meknès à Azrou. Discutant avec les autres voyageurs je sentis de l'angoisse, de l'incertitude, du doute et de la crainte dans leurs propos. De caractère patient, calme et serein, j'étais tout de même touché par cette situation inhabituelle et anxiogène.

J'arrivai dans cette grande maison vide, pleine de souvenirs d'enfance, en partie en travaux (à l'arrêt depuis plusieurs années) et très froide puisqu'elle n'était pas chauffée, comme c'est d'ordinaire le cas au Maroc. Azrou se situe à 1300 mètres d'altitude. C'est une ville bordée de montagnes de chênes verts et de cèdres, où vivent singes magots, chacals et sangliers. En hiver, il y fait froid et humide, il pleut et parfois il neige, même si le climat y est généralement ensoleillé. On y parle principalement le dialecte arabe marocain (*dārīja*) et un dialecte berbère appelé zayane ou parfois tayazit. L'environnement linguistique, géographique, climatique même était donc

totallement différent de celui de mon terrain de recherche. Le Souss, très éloigné d'Azrou², où j'avais mené mon terrain l'été précédent est en effet une région semi-aride avec de faibles précipitations mais également montagneuse. La terre rouge et jaune y domine, contrairement aux grands espaces verts du Moyen-Atlas. Comme je l'ai dit, on y parle le *dārīja*, mais surtout le tachelhit. Mais je ne pouvais plus aller au Souss, et mon terrain de recherche devenait inaccessible : avec le confinement, les mosquées furent fermées et les pèlerinages interdits – et le restèrent jusqu'à aujourd'hui. Quel déchirement pour de nombreux Marocains ! Je ne pouvais donc assister à nouveau au grand *mawsim* d'août de Sīdī Aḥmad Ū Mūsa, puisque tous les moussems furent annulés durant l'été 2020.

Au lieu de faire du terrain au Souss, je revins donc à Azrou dans le Moyen-Atlas, sur les traces de mon histoire familiale. Lorsque j'arrivai, il était presque 17 heures et je me demandai déjà si les commerces étaient encore ouverts. Fort heureusement, ce fut le cas. Tout juste arrivé dans cette grande maison de famille construite sur cinq niveaux, dans le centre-ville, je me souvenais d'une expression que mon grand-père répétait souvent en *dārīja* : « *fi kull-šī kāyn al-ḥīr* » (« في كلشي » « كايين الخير »), ce qui signifie littéralement que « dans toute chose, il y a du bon ». C'est ce dont j'allais être témoin durant cet isolement de presque trois mois – puisque le confinement marocain, plus long qu'en France, dura jusqu'au 10 juillet.

Rapidement, il fallait s'occuper de la maison. Je nettoyai l'étage où j'allais vivre (le seul étage vraiment habitable), je mis en marche l'électricité, j'ouvris l'arrivée d'eau, je changeai les bouteilles de gaz de la cuisine et de la salle de bain, mais surtout, j'installai le vieux poêle à bois que mes grands-parents utilisaient déjà il y a trente ans. Je pris ensuite quelques heures pour couper assez de bûches pour plusieurs semaines. Un énorme stock de bois était disponible dans le garage, mais les bûches étaient un peu trop grandes pour rentrer dans le poêle. Il fallut ensuite acheter de la nourriture, des ustensiles de cuisine et trouver un bureau pour travailler. J'ai alors contacté de vieux amis de mon père. L'un d'entre eux m'apporta le bureau d'un de ses fils qui vivait en France depuis plusieurs années.

J'observais les changements qu'avait subis Azrou depuis ma dernière venue en 2014. Les voitures étaient un peu plus modernes, les devantures des commerces et les produits vendus également, les routes aussi. Mais les habitants n'avaient pas vraiment changé, je voyais encore passer (beaucoup moins qu'avant), des hommes et des femmes transportant du grain, des farines, d'autres denrées, ou des bouteilles de gaz à dos de mules et d'ânes. Pauvres bêtes, trop souvent exploitées, rarement remerciées, et pourtant si utiles à l'humanité. Je décidai ensuite d'aller saluer les voisins et les deux frères propriétaires du *hānūt* (épicerie) en face de chez moi, où j'achetais des friandises et où parfois nous faisons nos courses lors des vacances d'été de mon enfance. En racontant ma vie de doctorant à la Sorbonne, je constatai souvent la même réaction : un mélange d'incompréhension sur ce qu'est la recherche, une forme de fierté pour un « fils d'Azrou » et un profond respect pour les sciences et le savoir en général. Chacune de ces personnes trouva impressionnant, difficile et nécessaire de se plonger dans des textes, des ouvrages et des vieux manuscrits afin de raconter et de dire le passé. J'étudie l'histoire du Souss, région lointaine et différente de la leur, mais pour eux, faire de l'histoire religieuse revient à faire leur histoire, à étudier leur foi et leur conception de

² Azrou se situe à 600 kilomètres à vol d'oiseau de la ville de Tiznit, ville la plus proche de mon terrain de recherche du Souss, la région du Tazerwalt.

l'existence. Après tout, pourquoi l'omniprésence et l'universalité du Tout-Puissant s'arrêteraient-elles aux frontières régionales ? Chacun d'entre eux mettait en avant sa connaissance et sa version de l'histoire du Maroc, de l'islam, du soufisme, de ses rites et ses coutumes. Je n'étais ni un étranger, ni un proche.

Le quartier d'Ahadaf tout entier savait que l'un des fils de Mohamed Hammouchi était venu se confiner à Azrou. Aujourd'hui mon père ne vient plus, malade et alité depuis plusieurs années à Paris, incapable de rentrer chez lui, brisé par sa vie d'ouvrier qui ne se plaignait pas. Ma façon de m'habiller, ma coupe de cheveux, mon accent et mon *darija* : beaucoup de choses me distinguaient des quelque 83 000 habitants de la ville. La façon dont on se présente au monde a beaucoup d'importance, chaque détail compte. Malgré mes différences, comme Français d'origine marocaine qui a grandi à Paris, je ne me suis jamais senti malvenu ou mal à l'aise à Azrou, bien au contraire. Les voisins m'apportèrent parfois des plats cuisinés, on venait voir si j'avais besoin de quelque chose et si j'allais bien, en somme on veillait sur moi. La période du mois de ramadan du 23 avril au 23 mai fut particulièrement agréable. Les voisins m'apportèrent presque chaque jour de la nourriture et des friandises, et m'invitèrent souvent à rompre le jeûne avec eux. La vie sociale se poursuivait : avec très peu de cas de Covid-19 à Azrou et dans sa région, la peur du virus n'était pas palpable. La vie suivait son cours. C'est à travers les médias et les échanges quotidiens avec mes proches au Maroc et à l'étranger que l'épidémie devenait inquiétante. Constaté l'impact social et économique de la maladie dans le monde était terrifiant et d'une profonde tristesse, tandis que contempler chaque jour les montagnes et les forêts qui entourent Azrou était splendide et apaisant. Je fus chaque jour pris par cette idée que l'humanité dans son entièreté vivait pour la première fois un moment commun, un fait global qui nous toucha tous. Nous en étions tous conscients, au même moment.

Mon objectif était de profiter du temps de confinement pour avancer dans mes recherches, étudier le tachelhit, et faire du sport. Mon terrain étant annulé pour une durée indéterminée, il était nécessaire de me concentrer sur les documents dont je disposais. Je pensais comme beaucoup que le confinement ne durerait que quelques semaines, et ainsi pouvoir aller dans le Souss rapidement. Je m'étais trompé : mon confinement à Azrou dura presque trois mois. Trois mois durant lesquels j'ai tenté tant bien que mal de travailler et d'avancer dans mes travaux. Ce qui paraissait simple fut en réalité très compliqué. Voir le monde à l'arrêt, être enfermé chez soi, vivre dans l'incertitude et être loin de ses proches, tous ces éléments modifient notre rapport au temps, nos envies et nos besoins. Mes journées de travail ne s'étalaient plus du matin au soir comme auparavant. J'ai réussi malgré tout à parcourir de nombreux ouvrages en arabe et à étudier le tachelhit, mais jamais je n'ai pu travailler très efficacement.

Au-delà de la recherche, je passai beaucoup de temps à cuisiner, à jardiner sur le toit-terrasse, à chanter, à lire et à me promener. L'un des marchés d'Azrou était ouvert chaque jour et il était possible de se procurer une multitude d'aliments de qualité et produits localement, à des prix dérisoires pour un doctorant parisien. Le Maroc présente en effet cet avantage d'être une terre agricole qui produit la majorité de ce que consomment ses habitants, ce qui se révéla une grande force alors que se fermaient les frontières. Je constatais néanmoins que beaucoup de clients se plaignaient de l'augmentation des prix de telle ou telle denrée. La forte hausse du chômage due à

la pandémie aggravait la situation pour des centaines de milliers de Marocains. Le travail informel étant très présent au Maroc (il concerne presque 60% des travailleurs selon le Haut-Commissariat au Plan - HCP), il est bien sûr difficile de mesurer le nombre de personnes touchées par cette crise et par le confinement, mais beaucoup de Marocains vivent au jour le jour et perçoivent en temps normal des petits salaires quotidiens. Le HCP estime à près de 500 000 personnes le nombre de chômeurs supplémentaires au second trimestre 2020 dans tout le pays. À partir du 6 avril et dans les jours suivants, l'État versa des aides pour chaque famille (secteur formel et informel) allant de 800 à 2000 dirhams par mois, selon la situation. Rappelons que, toujours selon le HCP, le salaire moyen au Maroc en 2020 était de 3700 dirhams soit 340 euros par mois. Dans les milieux populaires (la grande majorité des travailleurs), le salaire moyen se situe entre 1500 et 2200 dirhams.

Le confinement dans une petite ville comme Azrou était plus simple et plus facile que dans une capitale très surveillée comme Rabat. À condition de respecter le port du masque obligatoire à partir du 7 avril, l'attestation de sortie et le couvre-feu à 18 heures, il était possible de sortir marcher. Je partais chaque matin très tôt me promener dans les petites ruelles d'Azrou, allant parfois jusque dans les prairies aux abords de la ville, voire dans la forêt. Je décidai un jour de partir pour le Monastère de Toumliline³, situé dans la forêt à l'extérieur d'Azrou. Mon père s'y rendait enfant dans les années 1950, pour chanter des cantiques en français aux moines bénédictins contre des friandises. Ce monastère avait été un centre de rencontres internationales en organisant chaque été de 1956 – année de l'indépendance du Maroc – à 1966 des sessions d'étude et de recherche réputées en Afrique du Nord, au Proche-Orient, en Europe et en Amérique du Nord⁴. Le monastère est à l'abandon depuis 1968, mais cette excursion me fit connaître un lieu aujourd'hui méconnu et déserté.

Déserté comme les rues de la ville à partir de 18 heures, lorsque tombait le couvre-feu. Le soir, je pouvais apercevoir de mon toit les gendarmes, les forces armées et la police qui formaient un gigantesque barrage sur la route principale de la ville. Seules les meutes de chiens errants et les chats régnaient dans les rues d'Azrou, entrant parfois en conflit avec les forces de l'ordre. Avec peu de cas de Covid enregistrés, le port obligatoire du masque dès le 7 avril, une production massive de ces mêmes masques et un confinement très strict, le Maroc put jouir pendant cette période d'une image très positive dans le monde comme d'un pays qui résistait à la pandémie. Le confinement total du pays fut levé le 10 juillet 2020, mais par la suite de nombreuses villes dites « à risque » furent parfois fermées ou interdites d'accès (Casablanca, Marrakech, Tanger, Agadir, etc.), pendant de courtes ou de longues périodes. Malgré ces mesures, la première vague de contamination n'arriva que vers la mi-novembre 2020 et frappa de plein fouet le système médical très fragile du pays. Il est en fait impossible de comptabiliser le nombre total de cas réels de coronavirus au Maroc, car les tests, comme ils ne sont pas pris en charge par l'État, coûtent entre 600 et 800 dirhams, une somme inabordable pour bien des Marocains.

Je fus rapatrié le vendredi 12 juin, grâce à l'aide et au remarquable travail de l'ambassade de France. Le Maroc avait fermé drastiquement son espace aérien pendant le confinement, ce qui avait

³ Le Monastère bénédictin de Toumliline fut fondé en octobre 1952 et ferma définitivement en 1968.

⁴ Ouvrage sur le sujet : François Martinet, *Les rencontres internationales de Toumliline : une décennie d'exception. 1956-1966*, Casablanca, Éditions du Sirocco, 2019.

rendu complexes ou impossibles les rapatriements de ressortissants français. Chaque vol fit l'objet d'une longue négociation entre l'ambassade et les autorités marocaines. En moyenne, deux vols partaient chaque semaine, avec en priorité les Français ayant besoin de soins médicaux importants, les femmes enceintes, les personnes âgées, les personnes exerçant une activité professionnelle, etc. Entre la fermeture des frontières marocaines à la mi-mars et la fin du confinement marocain le 10 juillet, plus de 60 000 personnes furent rapatriées en France grâce à l'action de l'ambassade de France.

Ces mois d'isolement furent difficiles, mais bénéfiques. Renouer avec mon enfance, avec une partie de mon identité fut apaisant et revigorant. Mesurer les écarts et les différences entre ma vie et celle que menait ma famille autrefois, permet de relativiser aussi ma condition. Une chose pourtant me fut désagréable à mon retour en France. Perdre cette proximité avec la nature et ce rapport au temps, qui me parurent à Azrou si naturels et dans l'ordre des choses. Vivre dans une petite ville de montagne, être isolé et dans l'attente, savoir apprécier ce que l'on a sous la main, s'organiser et se débrouiller, toutes ces choses nous donnent la mesure du temps et d'un rythme de vie. Le temps d'Azrou n'était pas celui de mon quotidien à Rabat et encore moins à Paris. Le temps de l'Atlas m'a appris à apprécier le confinement et à savoir en profiter. Mon grand-père avait sans doute raison : dans toute chose, il y a du bon.

« fi kulšī kāyn al-ḥīr »

« في كلشي كايين الخير »

« Dans toute chose, il y a du bon. »

Mounir Hammouchi

Thèse : Sīdī Aḥmad Ū Mūsā (1460-1564) dans l'histoire du Maroc : un saint soufi et son culte dans le Sūs al-Aqṣā (XVe – XXIe siècles), sous la direction de Catherine Mayeur-Jaouen (Sorbonne Université) et sous la co-direction de Nicolas Michel (Aix-Marseille Université).